



**HAL**  
open science

## Médecine et positivisme: une troublante fascination

Annie Petit

► **To cite this version:**

Annie Petit. Médecine et positivisme: une troublante fascination. Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), Médecine, sciences de la vie et littérature, en France et en Europe, de la révolution à nos jours - Volume 3: “ Le médecin entre savoirs et pouvoirs ”, Genève, Ed. Droz, 2014, p. 27- 50., 2014, 978-2-600-01698-8. hal-04776638

**HAL Id: hal-04776638**

**<https://hal.science/hal-04776638v1>**

Submitted on 11 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

# Médecine et positivisme: une troublante fascination

Annie PETIT

Professeur émérite de philosophie  
Université Paul Valéry Montpellier 3

Le mouvement positiviste – je parle ici du positivisme originel, celui qu’a fondé Auguste Comte à qui se réfèrent expressément les adeptes – a largement recruté parmi les médecins. Mais il y a un certain paradoxe à voir des médecins parmi les propagandistes les plus militants du positivisme, alors que le système comtien ne présente guère d’arguments en faveur de cette activité professionnelle. En effet, la médecine n’y est pas reconnue comme l’une des sciences fondamentales.

Je voudrais donc d’abord rappeler les positions de Comte sur la médecine, et montrer leur évolution<sup>1</sup>. Puis, en étudiant comment les médecins adeptes du positivisme ont concilié leurs activités et leurs engagements philosophiques, j’essaierai de voir si les unes et les autres ont un lien privilégié, et de préciser la représentation du médecin qu’ils ont contribué à forger.

## DE L’ART A LA MISSION

### La médecine décriée

Pour Comte, la médecine n’est pas une science fondamentale. Le *Cours de philosophie positive* ne la retient pas parmi les six sciences de l’échelle encyclopédique dont il s’applique à faire et les bilans et les programmes<sup>2</sup>. Comte s’appuie dès les premières leçons sur une division générale des conceptions en «théoriques» et «pratiques», redoublée de la distinction entre «spéculation» et action / «application», aussitôt liées à l’affirmation de l’intérêt prioritaire des premières sur les secondes; ce qui fonde une répartition entre sciences «fondamentales», «générales» et «abstraites», et sciences «secondaires», «particulières» et «concrètes». Bien que non évoquée dans les exemples ici donnés<sup>3</sup>, la médecine, très concrètement soucieuse du particulier, ne pourrait être que du second groupe. Pire: la division générale entre connaissances théoriques et pratiques, dont Comte tire «la relation générale de la science et de l’art», peut sous-entendre que la médecine, si soucieuse de prévoyance et d’action, n’est pas même une science mais simplement un art<sup>4</sup>.

Cette défaveur de la médecine, reléguée au plus bas échelon des catégories hiérarchiques comtiennes, semble confirmée dans les leçons sur la biologie. La 40<sup>e</sup> leçon, qui en fait une présentation générale, revient assez longuement sur la question des domaines de la science et de l’art: Comte y identifie alors expressément la médecine à «l’art médical», expliquant que la biologie doit s’en «isoler» pour être vraiment scientifique – tout en reconnaissant d’ailleurs et la précession historique de la médecine sur la science physiologique et que celle-ci puisse faire des «emprunts intéressants aux observations médicales des effets thérapeutiques et des études pathologiques»<sup>5</sup>. Les parallèles esquissés

<sup>1</sup> Sur ces questions voir aussi J.-F. Braunstein, «Auguste Comte et la philosophie de la médecine», dans Annie Petit (dir.), *Auguste Comte, trajectoires positivistes, 1798-1998*, Paris, L’Harmattan, 2003, p. 159-176.

<sup>2</sup> Les sciences ordonnées dans le *Cours de philosophie positive* – ici cité C. dans l’édition Paris, Hermann, 1975, en 2 vol. – sont : mathématique, astronomie, physique, chimie, physiologie – bientôt supplantée par la biologie –, et physique sociale bientôt baptisée sociologie à partir de la 47<sup>e</sup> leçon.

<sup>3</sup> Les exemples donnés sont la zoologie et la botanique par rapport à la physiologie générale; la minéralogie par rapport à la chimie: voir C., I, p. 48.

<sup>4</sup> On mesure ici combien l’entreprise de Claude Bernard qui revendique si fortement la reconnaissance du statut scientifique de la «médecine expérimentale» est subversive par rapport aux catégories du système comtien.

<sup>5</sup> «Les domaines rationnels de la science et de l’art sont en général parfaitement distincts quoique philosophiquement liés: à l’une il appartient de connaître, et par suite de prévoir; à l’autre, de pouvoir, et par suite d’agir. Si, dans la positivité naissante, chaque science dérive d’un art, il est tout aussi certain qu’elle ne peut prendre la constitution spéculative qui convient à sa

entre art de naviguer et astronomie d'une part et médecine et biologie d'autre part, sont clairs sur les statuts comparés: «ceux qui rejetteraient comme absurde la pensée de confier aux navigateurs la culture de l'astronomie finiront probablement par trouver étrange l'usage d'abandonner d'une manière analogue, les études biologiques aux loisirs des médecins»<sup>6</sup>. Dans de tels propos s'entend même une note de mépris pour ces gens de l'art médical qu'Auguste Comte avait dû fréquenter lors d'un sombre épisode de sa vie<sup>7</sup>.

On retrouve dans des textes plus tardifs du *Système de politique positive* des considérations du même type. Point de «salut» pour la biologie si on ne la comprend pas dans «sa juste subordination encyclopédique»<sup>8</sup>; la biologie souffre beaucoup selon Comte «de son empirique prolongation directement incompatible avec la nature synthétique des spéculations vitales»<sup>9</sup>. Certes, Comte met très haut les «aperçus biologiques» d'un Hippocrate, mais ne les rattache qu'à l'«art médical»<sup>10</sup>: il faudra une «profonde révolution de l'esprit scientifique» pour arriver à la notion moderne de biologie. Quant aux médecins en général, Comte est plutôt critique envers eux: il leur reproche de ne pas comprendre la complexité de la nature humaine: «ils n'étudient en nous que l'animal et non l'homme [...]. Nos prétendus médecins ne constituent réellement que des vétérinaires»<sup>11</sup>.

Cependant, et dès les derniers volumes du *Cours*, la manière dont Comte s'efforce d'articuler la science qu'il entreprend de fonder, la sociologie, sur la biologie redonne à la médecine de l'importance. La société y est souvent considérée comme un grand organisme; on peut même parler d'une invasion de ce modèle – alors que Comte s'en montrait expressément défiant dans ses œuvres de jeunesse<sup>12</sup>. Et de nombreuses métaphores sont d'ordre médical: en passant de l'enfance à l'adolescence et à la maturité, l'organisme social est secoué de «crises de croissance» et de «maladies» qui scandent son histoire; et Comte analyse aussi des phénomènes sociaux en termes de «symptômes» de «vieillesse», de «dégénération» de «décrépitude», de «contagion», d'«épidémie», etc. Toute l'histoire occidentale depuis le XI<sup>e</sup> siècle est d'ailleurs analysée comme le développement d'une «maladie» due aux déséquilibres des pouvoirs et la montée d'une «crise» au sens médical dont la Révolution française aurait marqué l'acmé<sup>13</sup>, et c'est ainsi que le programme socio-politique est parfois exposé en termes de mission médicale envers le collectif.

## Un crédit majoré

---

nature et qu'elle ne saurait comporter un développement ferme et rapide que lorsqu'elle est enfin directement conçue et librement cultivée, abstraction faite de toute idée d'art» [...]; «Ces réflexions générales sont éminemment applicables à la science physiologique [...]. Il n'y a pas de science dont la marche ait dû être aussi étroitement liée au développement de l'art correspondant que l'histoire ne le montre pour la biologie, comparée à l'art médical [...]; mais conclut Comte, «C'est principalement à l'isoler de la médecine qu'il faut tendre aujourd'hui, afin d'assurer l'originalité de son vrai caractère scientifique», *C.*, I, 40<sup>e</sup> leçon, p. 671 puis p. 672. Comte revient sur ce programme à la fin de cette même leçon générale: il insiste sur l'indépendance que la biologie doit avoir à l'égard de toute visée thérapeutique (p. 741) et distingue la pathologie du «vrai domaine» de la biologie qui doit être «étude essentielle de l'état normal» (p. 742).

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 674.

<sup>7</sup> Entre 1826 et 1828, Comte a eu une grave maladie avec crises de démence et de violence qui ont amené ses proches – sa femme et son ami Henri Ducrotay de Blainville – à faire appel aux soins du Dr Esquirol. En fait, Comte n'en est pas sorti guéri, et sa femme a pris sur elle de le soigner à la maison. Ayant recouvré la santé, Comte a, pour le manifester, publié en août 1828 un important «Examen du traité de Broussais sur l'irritation et la folie» – il le joindra aux opuscules de jeunesse sélectionnés dans l'Appendice du *Système de politique positive*. Sur cet épisode, outre Littré commenté *infra*, voir Mary Pickering, *Auguste Comte, An Intellectual Biography, volume I*, Cambridge University Press, 1993, chap. 8 et 9.

<sup>8</sup> C'est-à-dire, poursuit Comte «objectivement envers la cosmologie et subjectivement envers la sociologie», *Système de politique positive* – cité ici *S.* d'après la réimpression anastaltique de l'édition Anthropos, Paris, 1970, 4 vol., I, p. 568.

<sup>9</sup> *S.*, I, p. 573.

<sup>10</sup> *Ibid.*, I, p. 574.

<sup>11</sup> *S.*, II, p. 436. Autres critiques des médecins *Ibid.*, III, 514; IV, p. 74-75.

<sup>12</sup> L'expression d'«organisme social» devient fréquente à partir de la 48<sup>e</sup> leçon qui l'emploie et même plusieurs fois dans presque chacune des pages. Et dans le *Système*, Comte synthétise sa «Théorie positive de l'organisme social» *S.*, II, chap. 3; voir aussi notre article: «Sociologie et biologie» dans Maria Donzelli (dir.), *La biologia: parametro epistemologico del XIX secolo*, Napoli, Liguori Editore, 2003, p. 87-119.

<sup>13</sup> Pour Comte, l'état «normal» d'une société est celui où le pouvoir spirituel équilibre le pouvoir temporel; or cet équilibre n'aurait guère été atteint qu'au Moyen-âge féodal et chrétien: le but de la politique positive devrait donc être de «réorganiser» la société en trouvant un nouvel équilibre des pouvoirs adapté aux situations actuelles: voir «Considérations sur le pouvoir spirituel» de 1826, repris dans Appendice du *S.*, IV; et voir les leçons de sociologie du *Cours* qui développent les analyses sur la «désorganisation» et la «décomposition» modernes et la nécessaire «régénération» (46<sup>e</sup>, 55<sup>e</sup> leçons *sq.*).

Après le *Cours*, bien des choses changent pour Comte et dans son œuvre. A partir de 1844, il reçoit le soutien admiratif et très efficace d'Emile Littré. Or Littré, qui a fait tout le cursus médical et qui est bien engagé dans des publications médicales d'importance<sup>14</sup>, est déjà un auteur connu. Il assure une propagande active en multipliant les articles dans journaux et revues<sup>15</sup>. De nombreux médecins vont alors adhérer à la philosophie positive, et non des moindres: ainsi de Charles Robin, bientôt personnage de premier plan dans le monde médical<sup>16</sup>, dont on reparlera. Nul doute que l'adhésion de ces médecins, et de bien d'autres dont on reparlera aussi, ait poussé Comte à une révision de ses opinions et à une confiance nouvelle en la médecine, qui se traduit bientôt de multiples façons.

Un autre événement intervient aussi: la Révolution de 1848 paraît à Comte être le signe que les temps sont mûrs pour passer à sa politique positive. Comte fonde aussitôt une Association, transformée le 8 mars 1848 en Société positiviste. En août il publie le très important *Discours sur l'ensemble du positivisme* qui sera repris en 1851 comme «Discours préliminaire» au second grand traité: le *Système de politique positive*. La Société est active: on développe en commissions les théories du maître et d'importants rapports sont publiés. Or parmi les questions traitées<sup>17</sup> on retiendra celle du projet d'une «École positive» qui donne lieu à un gros Rapport en 1849<sup>18</sup>. Or c'est d'abord à la régénération des médecins que cette école est expressément destinée: ce qui est indiqué dans le titre même du rapport. D'ailleurs Comte a choisi de confier la rédaction de ce projet à des médecins – Louis Auguste Segond, alors Bibliothécaire de l'École de Médecine de Paris, Horace de Montègre, docteur-médecin de la Faculté de Paris, Charles Robin, professeur agrégé de l'École de Médecine de Paris. Comme il s'agit d'obtenir le «noyau caractéristique d'une véritable classe contemplative capable d'obtenir, sur les esprits et les cœurs, le libre ascendant qui dirigera la régénération moderne», on n'hésite pas sur les exigences: un examen d'entrée qui portera non seulement sur des connaissances identiques à celles demandées pour l'École polytechnique, mais aussi sur la littérature, les arts esthétiques, poésie, musique et dessin, plus une connaissance d'au moins deux langues (une du Nord et une du Midi). Les études sont prévues en trois ans et comportent les six sciences de la hiérarchie encyclopédique positive, puis une formation aux hôpitaux. Le but est donc de former des hommes complets tant intellectuellement que moralement et non pas des spécialistes bornés et parfois inhumains<sup>19</sup>. Outre les attendus exprimés par Comte et les rapporteurs, la destination médicale de cette école suggère un double commentaire: d'une part, il faut croire que les médecins positivistes ne sont pas convaincus d'avoir été bien formés, et ils en appellent à l'urgence de leur régénération; d'autre part, il est clair que tous pensent que pour une société malade, il faut sans délai former les thérapeutes. On rappellera par ailleurs que Comte maintient cette destination à la formation médicale des premières Ecoles positivistes dans le dernier tome du *Système* (1854): «la principale efficacité, générale et spéciale, d'une telle institution doit concerner les médecins, qui depuis la rupture du joug théocratique, sont de plus en plus devenus les précurseurs naturels du sacerdoce sociocratique»<sup>20</sup>.

Outre ce projet d'École, d'autres institutions positivistes témoignent d'une attention toute positive que Comte porte en ces années à la médecine. Le *Calendrier positiviste* inventé en 1849<sup>21</sup> en

---

<sup>14</sup> En 1844, outre de multiples articles dans les journaux et revues, Littré a déjà commencé la publication des *Œuvres complètes d'Hippocrate* (10 vol. 1839-1861), voir notre article «Emile Littré, médecin, philologue, historien», *infra* dans ce même volume.

<sup>15</sup> Ces articles seront repris dans le recueil *Conservation, Révolution, positivisme*, publié en 1852.

<sup>16</sup> Ch. Robin est reçu médecin en 1846 et a présenté ses thèses pour le Doctorat de sciences naturelles en 1847; il est agrégé d'histoire naturelle. En 1849, il remplace Achille Richard dans la chaire d'Histoire naturelle de la Faculté de Médecine de Paris.

<sup>17</sup> La Société examine la «question du travail» en mai 1848 et se penche sur «La Nature et le Plan du nouveau gouvernement révolutionnaire» (août 1848): voir les Rapports en Annexes de la *Correspondance générale d'Auguste Comte*, t. IV, Paris, EHESS et Vrin – citée dorénavant *Cor.* avec n° du tome).

<sup>18</sup> Voir dans les annexes de *Cor.*, V, p. 275-291. Mais on sait par la correspondance que la question a été examinée dès août 1848: voir *Ibid.*, IV, p. 178.

<sup>19</sup> «Malgré l'insuffisance actuelle des médecins, on ne peut méconnaître leur influence publique et privée; initiés aux plus intimes secrets des familles, on sait que dans beaucoup de circonstances, ils remplacent l'ancienne action du prêtre [...]; or le médecin, aujourd'hui mercenaire, doit redevenir philosophe afin d'être digne un jour d'exercer un véritable sacerdoce vis-à-vis de l'Humanité», *Cor.*, V, p. 282. Voir aussi l'article de Jean-Louis Poirier: «La réorganisation des études médicales selon Auguste Comte», dans *Médecine et philosophie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Cahiers de l'institut de recherche universitaire d'histoire de la connaissance des idées, et des mentalités, Univ. Paris-Val de Marne, n° 2, p. 47-59.

<sup>20</sup> *S.*, IV, p. 427.

<sup>21</sup> Une esquisse avait été présentée dans le *Discours sur l'ensemble du positivisme* de 1848. La première version est publiée en avril 1849. Par la suite Comte en fait un tableau qu'il joint avec de légers ajouts ou modifications à ses ouvrages: au *Catéchisme positiviste* en 1852, au *Système* IV en 1854, à l'*Appel aux conservateurs* en 1855.

témoigne. Les propos du *Cours* ne laissent guère penser que des médecins seraient dans la sélection comtienne des héros de l'Humanité. Et pourtant ils y ont la part belle. Dans le mois qui consacre «La science ancienne», Hippocrate est honoré bien sûr – et il a droit au dimanche – mais sont inscrits aussi Hérophile, Erasistrate, Celse, Galien – c'est-à-dire que des médecins occupent 5 jours sur 7 d'une semaine qui, de plus, est la première de ce mois. Par ailleurs, le mois consacré à «La science moderne» est mis tout entier sous le patronage de Bichat, sans doute considéré par Comte plutôt comme biologiste que comme médecin; ont alors droit aux honneurs Barthez, Broussais et Gall – héros d'un dimanche – qui tous se sont tout de même fait leur réputation comme médecins.

Une autre institution où l'on peut évaluer la place accordée par Comte à la médecine est sa sélection des volumes pour la *Bibliothèque positiviste* (1851)<sup>22</sup>. Comte y sélectionne aussi des textes qui se rapportent expressément plus à la médecine qu'à la biologie: ainsi, dans la sélection des volumes de «Science», il propose un volume composé de *L'Art de prolonger la vie* par Hufeland, précédé du *Traité sur les airs les eaux et les lieux* par Hippocrate et suivi du livre de Cornaro *Sur la sobriété*; il inscrit *L'Histoire des phlegmasies chroniques* par Broussais, précédée de ses *Propositions de Médecine* et des *Aphorismes* d'Hippocrate; et dans les ouvrages de «Synthèse» figure encore Broussais avec son *Traité sur l'irritation et la folie*, Gall avec le *Traité sur les fonctions du cerveau*, Cabanis avec les *Rapports du physique et du moral*.

Bref, il y a bien des médecins en bonne place dans la vénération comtienne.

Le second grand traité de Comte, le *Système de politique positive*, confirme la cote à la hausse de la médecine. Dans l'Introduction fondamentale, où Comte réordonne les acquis du *Cours*, il désigne même des médecins comme porte-parole de la biologie positive: les docteurs Segond et Robin, dont il inscrit d'ailleurs les œuvres dans la Bibliothèque<sup>23</sup>.

On sera aussi sensible au fait que lorsque Comte parle de la biologie dans le *Système*, et en particulier dans le programme qu'il prévoit dans le futur enseignement positiviste<sup>24</sup>, interviennent alors nettement des préoccupations qui relèvent de ce que l'auteur du *Cours* dédaignait comme applications: ainsi fait-il maintenant place à l'«hygiène» pour laquelle il prévoit rien de moins que cinq leçons. De fait, l'hygiène dont Comte fait alors grand éloge a une acception plutôt large: elle doit comporter l'étude de l'amélioration organique: «Cette dernière recherche, dont l'hygiène actuelle ne peut donner qu'une très faible idée, terminera dignement le cours positiviste que je caractérise, puisqu'elle constitue le résultat le plus complexe et le plus important de l'ensemble de la biologie.»<sup>25</sup> Comte promet même un traité spécial d'hygiène concernant l'amélioration des conditions et de la conduite humaine.

## L'incorporation sacerdotale

Les développements du *Système* renforcent encore la très nette amélioration de la représentation de la fonction médicale.

Ainsi Comte revalorise-t-il le rôle des médecins dans l'histoire des progrès de l'humanité: bien plus qu'aux académiciens, c'est aux médecins que l'on doit la culture moderne, grâce à «la culture simultanée de l'astrologie et de l'alchimie, concentrée chez les médecins»<sup>26</sup>.

Mais c'est surtout le thème de leur intégration à la classe sacerdotale qui nous retiendra ici. Préparée, annoncée au tome II – «Les jeunes membres de cette classe transitoire commencent à sentir

---

<sup>22</sup> La première version est publiée en octobre 1851. Par la suite Comte en publie des versions légèrement remaniées dans le *Catéchisme positiviste* en 1852, et en Appendice du *Système* IV en 1854.

<sup>23</sup> *S.*, I, p. 666. La *Physiologie* de Charles Robin, précédée de l'*Essai systématique sur la biologie* de Segond devaient faire un volume de «science» dans la première édition de la Bibliothèque; mais le texte de Robin disparaît de l'édition de 1854 puisque celui-ci a suivi Littré dans la dissidence. L'ouvrage du D<sup>r</sup> Segond, l'*Essai*, reste inscrit, complété par son *Traité d'anatomie générale*.

<sup>24</sup> Voir *Ibid.*, p. 659 *sq.*, où sont développés les cours de l'enseignement «normal» plus long que celui prévu pour la formation des médecins dans l'urgence de la «transition révolutionnaire» en 1848: le cours de biologie (40 leçons) est prévu pour la cinquième année.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 667.

<sup>26</sup> «Ce régime scientifique était très supérieur à celui que les académies firent prévaloir» assure Comte: *S.*, III, p. 540. Et de développer ainsi cette supériorité: «Ce pas ne devint décisif que [...] quand les médecins, succédant aux moines pour la culture scientifique, la dirigèrent spontanément vers sa principale destination, lier la biologie à la cosmologie». Ils furent pour beaucoup, explique-t-il aussi, dans l'abandon du fatalisme absolu. Et le rôle progressif et subversif des études médicales est attesté dans l'histoire par la méfiance que les papes leur ont manifestée (p. 541-542). Sur l'importance historique des médecins, voir aussi *Ibid.*, p. 593 où Comte évoque la concurrence entre culture académique et culture médicale.

dignement leur fausse position mentale et morale, qui ne peut cesser que par la réintégration normale d'un tel service à l'office sacerdotal»<sup>27</sup> – cette promotion est énoncée au tome IV à l'impératif: «le sacerdoce positif doit compléter son domaine normal en y joignant toutes les fonctions qui, concernant directement l'homme, ne comportent aucune scission. Tel est surtout l'office médical, dont la séparation provisoire a graduellement produit une dégénération mentale et morale qui rend urgente sa réintégration au sacerdoce»<sup>28</sup>. Ainsi, c'est lorsque les médecins sauront être le noyau d'une nouvelle classe sacerdotale que la réorganisation sociale pourra être envisagée<sup>29</sup>.

Comte semble donc avoir renversé sa position par rapport aux médecins: alors que le *Cours*, en plaçant la médecine aux marges des sciences appliquées, leur contestait en quelque sorte un statut de savant, le *Système* les met au cœur du dispositif scientifique où réside le pouvoir spirituel<sup>30</sup>. Leur mission, véritable sacerdoce, les érige en contrôleurs de la morale publique et privée<sup>31</sup>. Et les voici devenus non seulement acteurs de la régénération de l'humanité, mais missionnaires privilégiés.

Reste à voir si cela est bien une promotion de la médecine. Comte restreint en effet doublement les activités médicales: d'une part, pas question que les médecins-prêtres se commettent dans les aspects pratiques et «appliqués» de la médecine – «afin que la dignité pontificale ne se trouve jamais altérée par des travaux matériels et barbares [...] les fonctions chirurgicales seront transférées à leurs meilleurs organes en appartenant aux constructeurs de leurs instruments»<sup>32</sup>, et la chirurgie est renvoyée à un statut «subalterne»; d'autre part, les maladies seront surtout évitées en amont, par une rigoureuse hygiène de vie que chacun réglera par soi-même en appliquant à son cas les conseils sacerdotaux; et en cas d'irruption pathologique, Comte tend à faire plus confiance à l'auto-traitement qu'aux thérapeutiques élaborées pour la généralité des cas<sup>33</sup>. Comte prévoit d'ailleurs l'extinction des hôpitaux au profit, dit-il, de la «sollicitude domestique»<sup>34</sup>. Par ailleurs, dans ce qu'il appelle sa «théorie synthétique des maladies» exposée dans un ensemble de lettres adressées à ses disciples médecins, au D<sup>r</sup> Robinet et surtout au jeune D<sup>r</sup> Audiffrent<sup>35</sup>, Comte ne cesse de souligner la nécessité de considérer l'homme social dans l'homme malade: ainsi s'élève-t-il contre l'insuffisance de la seule considération des rapports corps et cerveau et souligne-t-il le rôle important du milieu social<sup>36</sup>. Tout cela tend à éloigner de plus en plus

---

<sup>27</sup> *S.*, II, p. 436. En fait pour Comte il s'agit de faire une véritable «révolution scientifique» qui verra l'extinction de la classe des «médecins qui n'étudient que les corps». Ceci va de pair avec une révision générale de la hiérarchie scientifique où apparaît l'«anthropologie» ou «morale» comme «septième et dernier degré de la grande hiérarchie abstraite» voir *Ibid.*, p. 437.

<sup>28</sup> *S.*, IV, p. 74-75. Même énoncé normatif p. 281: «[...] la civilisation exige donc que l'office médical soit de plus en plus fondu dans le service sacerdotal, au lieu de consacrer leur séparation croissante qui convint seulement à la transition occidentale».

<sup>29</sup> D'où les urgences de l'École positive.

<sup>30</sup> Voir aussi *S.*, IV, p. 427 où Comte explique que les médecins «sont de plus en plus devenus les précurseurs naturels du sacerdoce sociocratique» et voir la lettre du 12-02-1857 dans *Cor.*, VIII, p. 401, où Comte renverse très explicitement au profit de la médecine les hiérarchies qu'il avait défendues: «les médecins ont de tout temps développé des dispositions essentiellement synthétiques qui doivent aujourd'hui fournir le meilleur appui théorique de la régénération universelle. Cette concurrence croissante entre les médecins et les savants doit bientôt aboutir à rendre les uns graduellement incorporables au sacerdoce positif, d'où les autres seront autant exclus que les théologiens et les métaphysiciens».

<sup>31</sup> Voir par exemple les réflexions de Comte pour régler mariages et procréation: *S.*, IV, p. 319 et voir tout le chap. V sur les offices du sacerdoce. Et voir Jean-François Braunstein, art. cité.

<sup>32</sup> *S.*, IV, p. 75; et on «réservera les autopsies humaines au terrible fonctionnaire institué par l'Humanité pour l'extirpation des meurtriers dont les corps suffiront aux vrais besoins de la science régénérée». Ceci est à rapprocher de la répugnance tenace de Comte par rapport aux vivisections exprimée à son disciple le D<sup>r</sup> Audiffrent, lettre du 6 mai 1851, *Cor.*, VI, p. 70.

<sup>33</sup> Comte lui-même, bien que suivi par le positiviste Dr Robinet, s'appliquait déjà hygiène rigoureuse et automédication. Voir aussi ce choix de Comte: «J'ai plus de confiance dans de dignes praticiens qui ne semblent dédaigner les théories médicales que parce qu'ils sentent instinctivement l'inanité des synthèses partielles», *S.*, IV, p. 427.

<sup>34</sup> *S.*, IV, p. 428.

<sup>35</sup> Les lettres à Audiffrent sur ce sujet lui sont adressées par le maître à partir de 1854, voir *Cor.*, t. VII et VIII, et sont connues comme «lettres sur la maladie»: elles sont publiées dans E. Robinet, *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte*, Paris, 1860 (rééd. 1864, 1891) et par G. Audiffrent dans son *Appel aux médecins*, Paris, 1862. Pour leur commentaire voir J-F. Braunstein, art. cité.

<sup>36</sup> Voir *Cor.*, VII, p. 283-284: «Entre l'homme et le monde, il faut l'Humanité [...]. Il faut désormais écarter la considération de l'homme isolé comme une abstraction aussi vicieuse en médecine qu'en politique. [...] L'existence corporelle reste nécessairement soumise à deux influences continues l'une extérieure, l'autre intérieure. La première lui transmet l'action du milieu matériel, seul apprécié jusqu'à présent et la seconde celle du milieu social, qui tend de plus en plus à prévaloir».

du rapport au biologique la mission du médecin-prêtre, envahie par celle du conseiller moral et social<sup>37</sup>. Le devenir-prêtre des médecins programme en quelque sorte l'extinction de leurs spécificités.

Les positions de Comte ne manquent donc pas d'ambivalences. Quoi qu'il en soit Comte a trouvé chez les médecins de nombreux disciples<sup>38</sup> dont nous allons maintenant évoquer quelques figures clés.

## LES MÉDECINS POSITIVISTES

Les médecins sont largement majoritaires dans la Société positiviste: la liste des membres à la mort de Comte, en 1857, indique sur les 48 membres officiellement affiliés 11 médecins, donc presque un quart<sup>39</sup>. Et c'est sans compter avec Emile Littré et Charles Robin qui, étant entrés en dissidence depuis 1852, ont été éliminés de la liste, et qui avaient déjà rallié d'autres médecins à leurs positions<sup>40</sup>. De 1857 jusqu'à l'apparition des revues positivistes, on ne dispose guère que des *Circulaires* publiées chaque année pour la Société orthodoxe et on sait peu des sympathisants du groupe Littré. Par contre, c'est ce groupe qui le premier fonde sa revue – *La Philosophie positive* en 1867 – alors que les orthodoxes, regroupés autour du nouveau Directeur du positivisme, Pierre Laffitte, ne fondent la leur – la *Revue Occidentale* – qu'en 1878<sup>41</sup>. C'est grâce aux articles des revues, et par les notices nécrologiques qui y sont publiées, que nous pouvons mieux cerner les types d'adhésions et de participations des médecins positivistes.

### Les adeptes très influents

Parmi les plus anciens membres, Émile Littré est au premier rang: il est celui qui a le plus tôt orchestré la publicité de l'œuvre de Comte, son «très éminent disciple» jusqu'à ce qu'il prenne ses distances avec les développements du positivisme religieux qui, selon lui, traduisent une récurrence de dérangement cérébral. De son côté, le Maître juge Littré trop intellectuel, «positiviste incomplet», et même comme un «vieil érudit» devenu inutile voire dangereux<sup>42</sup>. C'est Littré qui a amené l'adhésion de Charles Robin (1821-1885) et sans doute aussi celle de Louis Auguste Segond qui, en 1849, sont rapporteurs avec de Montègre sur l'École positive. Robin est, comme Littré mais pour une œuvre beaucoup plus directement médicale, un personnage de haute réputation<sup>43</sup>. Il œuvre ardemment pour la philosophie positive au sein de la Société de biologie, qu'il fonde en 1848 avec Claude Bernard et Pierre

---

<sup>37</sup> Voir la thérapeutique qui s'ensuit de ces conceptions: «les maladies résultant toujours d'une altération d'unité tandis que l'unité repose essentiellement sur la sympathie, il est rigoureusement démontré que le meilleur moyen de se bien porter consiste à cultiver la bienveillance», *ibid.*, p. 278. Voir aussi *ibid.*, VIII, p. 112-113, p. 135-137.

<sup>38</sup> Comte lui-même en témoigne: «Mieux émancipée et plus progressive qu'aucune autre, cette classe provisoire (les médecins) sut seule utiliser dignement la juste censure de Molière, qui l'a poussée à se dégager des entraves métaphysiques et littéraires pour devenir le meilleur appui du positivisme naissant. Quoique je n'aie jamais ménagé son matérialisme et sa vénalité, j'y trouvai toujours de précieuses sympathies envers la doctrine qui relève son importance sociale et son indépendance théorique en incorporant son office dans le sacerdoce de l'Humanité. Cette appréciation historique ne convient pas seulement, ni même principalement, aux purs biologistes, trop altérés par l'anarchie académique pour s'associer profondément à la réorganisation mentale et morale» *S.*, IV, p. 427. Même constat dans la «Septième circulaire annuelle» du 15-01-1856, voir *Cor.*, VIII, p. 200. D'où aussi le choix par Comte pour ses «Exécuteurs testamentaires» de trois médecins sur treize – Jean François Eugène Robinet, Edouard Foléy, Georges Audiffrent – ce qui en fait la profession la plus représentée.

<sup>39</sup> Être membre de la Société positiviste imposait de connaître les textes du Maître et d'y souscrire, de même que de participer à son «subside sacerdotal». En 1857 étaient membres les Docteurs: de Montègre; L. A. Segond; Contreras, mexicain, alors étudiant en médecine; Pénard; É. Foley; G. Audiffrent; E. Robinet; S. Balzaguette; Cousin; Carré; et J. Fisher de Manchester (voir liste chronologique dans *Cor.*, t. IV, annexes, p. 306-309).

<sup>40</sup> Dans *European positivism in the nineteenth century*, New-York, 1963, p. 69-70, W. M. Simon arrive, par une autre comptabilité, à un total de 49 médecins sur 198.

<sup>41</sup> En fait, le Dr E. Sémérie avait fondé et dirigé une revue intitulée *La Politique positive, Revue occidentale*, mais elle fut éphémère (avril 1872-juillet 1873). Et à partir de 1906 c'est la *Revue positiviste internationale*, dirigée par Emile Corra, qui prend le relais de la *Revue occidentale* bien que celle-ci survive jusqu'en 1914. Dorénavant les références aux revues sont données: pour *La Philosophie positive*, *Ph. P.*; pour *La Politique positive*, *Pol. P.*; pour la *Revue occidentale*, *RO*; pour la *Revue positiviste internationale*, *RPI*.

<sup>42</sup> Nous n'en dirons pas plus ici: voir notre article sur «Littré médecin philologue, historien» dans ce volume *infra*. Littré prend de plus en plus de distance par rapport aux développements de la politique positive et à sa tournure «sociocratique» et religieuse.

<sup>43</sup> Ch. Robin, reçu médecin en 1846, obtient en 1847 l'agrégation et le doctorat d'histoire naturelle. Il est plutôt médecin anatomiste, publiant en ces matières de nombreux mémoires et traités, et il a défendu l'usage du microscope; il a été aussi professeur d'histologie en 1862. Il est élu membre de l'Académie des sciences en 1866.

Rayer, dotée d'un programme largement et expressément inspiré des positions comtiennes<sup>44</sup>. En 1849, il a remplacé Achille Richard dans la chaire d'Histoire naturelle de la Faculté de Médecine de Paris et il est dès lors professeur-agrégé, titre qui accompagne sa signature du rapport sur l'Ecole positive. Lorsque Littré en 1852 quitte la Société positiviste, Robin le suit<sup>45</sup> et tous deux coopèrent dans la refonte du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie, des sciences accessoires et de l'art vétérinaire* de P. H. Nysten, 1855. Robin est nommé membre de l'Académie de médecine en 1858. Professeur d'histologie en 1862, il est élu à l'Académie des sciences en 1866. Il a publié dans les premiers numéros de *La Philosophie positive*<sup>46</sup>. Pendant la guerre de 1870-1871, il a dirigé en province les services médicaux de l'armée. Il a fondé avec Émile Littré la Société de sociologie en 1871. Il est élu sénateur en 1876. Cette même année, il publie aussi un texte sur *L'Instruction et l'éducation*<sup>47</sup>, qui reprend une question fondamentale pour tous les positivistes. C'est Robin aussi qui, après la mort de Littré, reprendra la codirection de la revue de *La Philosophie positive* pour ses trois dernières années. Ce «médecin» a donc eu des intérêts multiples, y compris socio-politiques, répondant en cela tout à fait au modèle recommandé par Comte du savant non enfermé dans sa spécialité.

Pour les autres médecins rapporteurs du projet de l'Ecole positive, les renseignements sont inégaux. Par exemple, on sait assez peu de choses du D<sup>r</sup> de Montègre, sinon qu'il a été secrétaire de Broussais<sup>48</sup> et membre de la Société positiviste dès sa fondation. De Montègre a ensuite beaucoup voyagé et servi une certaine propagation du positivisme en Grande-Bretagne, en Hollande, etc. De fait, il est surtout resté comme le dit Comte «médecin sans malade»<sup>49</sup>. Du D<sup>r</sup> Louis Auguste Segond (1819-1908) on sait que, après avoir été bibliothécaire de l'Ecole de médecine de Paris<sup>50</sup> il a été médecin et agrégé; il a été le premier secrétaire de la Société de Biologie. On sait aussi qu'il a été chanteur durant «six années d'exercice semestriel» puisqu'il le «confesse» à ses confrères, ce qui n'empêche pas Comte de lui proposer l'accès au sacerdoce de l'Humanité<sup>51</sup>. Segond en fait refuse; Comte le nomme cependant comme l'un de ses «Exécuteurs testamentaires». Segond a publié dans la *Revue Occidentale*<sup>52</sup>. Retiré dans le sud de la France, il exerce aussi la «responsabilité» de Maire puis de Conseiller général.

De ces médecins positivistes qui s'engagent volontiers en politique, il y a de nombreux exemples. Le confirment les articles donnés aux revues positivistes<sup>53</sup>. Mais le cas-type est sans aucun doute le D<sup>r</sup> Eugène Robinet<sup>54</sup> dont l'œuvre est considérable. Il fut un positiviste fervent<sup>55</sup> et devint bientôt le médecin personnel d'Auguste Comte avec qui il noue des relations d'amitié profonde<sup>56</sup>. En fait, Robinet a très tôt une vocation d'historien et un intérêt particulier pour l'histoire de la Révolution

---

<sup>44</sup> Ce mémoire de présentation est qualifié parfois de «credo de biologie positiviste»: voir Gley et Chauffard cités par M. Grmek dans l'article sur «Charles Robin» du *Dictionary of Scientific Biography*.

<sup>45</sup> Comte s'empresse alors de retirer de la Bibliothèque positiviste l'ouvrage de Robin pour le remplacer par la *Physiologie* de Richerand et il ajoute un ouvrage de Segond, resté parmi les fidèles.

<sup>46</sup> Robin publie significativement dans les trois premiers numéros de la revue de son ami. Ce sont d'ailleurs des articles profession de foi: «La Biologie: son objet et son but, ses relations avec les autres sciences, nature et étendue du champ de recherches, ses moyens d'investigation».

<sup>47</sup> Paris, Devaux, 1876.

<sup>48</sup> De Montègre a écrit une importante *Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques de F.-J.-V. Broussais, précédée de sa profession de foi, et suivie de discours prononcés sur sa tombe*, Paris, J.-B. Baillière, 1839, 157 p.

<sup>49</sup> Voir *Cor.*, t. VIII, p. 469, lettre où Comte exprime d'ailleurs envers ce docteur quelque méfiance, pour cause de vieille liaison avec M. Littré.

<sup>50</sup> Segond signe ainsi le rapport de 1849.

<sup>51</sup> Voir *Cor.*, t. VIII, p. 457-458. Rappelons que ses deux ouvrages *Histoire et systématisation de la biologie*, 1851, et *Traité d'anatomie générale*, 1854 ont été inscrits par Comte dans la Bibliothèque positiviste.

<sup>52</sup> Segond a écrit une «Prière au destin» (*RO*, 1889, n° 2) montrant qu'il a toujours cultivé ses capacités esthétiques, et un article sur la «Physiologie de la parole» (*RO*, 1889, n° 3).

<sup>53</sup> L'éphémère revue *La Politique positive* a été fondée et dirigée par un médecin, le D<sup>r</sup> Eugène Sémérie qui y écrit de très nombreux articles historico-politiques, le plus souvent sur un ton de polémique très engagée qu'il maintient dans mémoires et opuscules. Ont aussi participé à cette revue, outre les D<sup>r</sup> E. Robinet et G. Audiffrent dont on parle plus précisément *infra*, le D<sup>r</sup> S. Bazalgette qui y avait entrepris un nouveau *Dictionnaire philosophique et scientifique* et qui écrit ensuite dans la *Revue occidentale* («De la doctrine démocratique et de ses origines», *RO*, 1878, n° 4).

<sup>54</sup> (Jean François) Eugène Robinet (1825-1899) est entré, par le D<sup>r</sup> Segond, dans la Société positiviste en 1851.

<sup>55</sup> E. Robinet a été l'un des premiers à demander les «sacrements» positivistes pour son mariage; il s'est engagé au «veuvage éternel» exigé par le maître; et ses enfants furent les premiers à recevoir la «présentation», l'équivalent positiviste du baptême chrétien.

<sup>56</sup> D'où la publication de la *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte*, par le docteur Robinet, son médecin et l'un de ses treize exécuteurs testamentaires, 1860.

française. Il l'envisage du vivant de Comte et produira effectivement une œuvre importante à ce sujet: de nombreux ouvrages très documentés dont plusieurs sur Danton et les dantonistes<sup>57</sup>, l'ouvrage qui reste de référence sur Condorcet<sup>58</sup> et l'important *Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire, 1789-1815*<sup>59</sup>; Robinet écrit bien d'autres articles et opuscules sur l'époque révolutionnaire mais aussi sur la situation contemporaine<sup>60</sup>. Robinet a par ailleurs pris d'importantes responsabilités politiques: en 1870 il est élu maire du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, tâche pour laquelle il publie de nombreux avis, compte rendus et commentaires<sup>61</sup>. Bref, avec sa multiplicité d'intérêts et ses engagements, Robinet est un modèle du médecin positiviste selon les vœux d'Auguste Comte<sup>62</sup>.

Un autre médecin grand ténor du positivisme est le D<sup>r</sup> Audiffrent<sup>63</sup>. Il réside dans le sud de la France, mais vient séjourner fréquemment dans la capitale pour y profiter des leçons du Maître. S'établit très vite entre eux une abondante correspondance. C'est sur les conseils de Comte qu'Audiffrent s'oriente vers la médecine<sup>64</sup>, et ils discutent souvent de thèmes médicaux, surtout des fonctions du cerveau et de son rôle dans les maladies, ce dont Audiffrent fait par la suite son principal sujet d'étude prenant soin de mettre sous le patronage de Comte la plupart des écrits où il traite ces questions<sup>65</sup>. L'intérêt médical d'Audiffrent pour les épidémies est à lier aussi à son obéissance positiviste, soucieuse des aspects médico-sociaux des maladies<sup>66</sup>. Et que la médecine soit conçue comme à la fois une pratique médicale et une responsabilité sociale se voit bien dans l'*Appel aux Médecins* rédigé par Audiffrent et publié en 1862, l'année même où Comte avait prévu de le faire paraître. Sur la politique et la religion, d'ailleurs, les échanges sont denses entre Comte et son jeune disciple: c'est à ce dernier que le premier confie ses projets d'*Appel aux conservateurs*; avec lui qu'il discute tout particulièrement de la propagande féminine, des relations entre positivisme et catholicisme, du projet de faire un «Appel aux Ignaciens» pour constituer une ligue religieuse, etc. Audiffrent s'autorisera plus tard de ses relations

<sup>57</sup> Voir *Danton, mémoires sur sa vie privée* (appuyé de pièces justificatives), par le D<sup>r</sup> Robinet, 1865; 3<sup>e</sup> éd. 1884; *Le procès des Dantonistes*: d'après les documents, 1879, ouvrage qui reprend une bonne partie des articles publiés dans *La Politique positive* de Sémerie; voir aussi *Danton émigré. Recherches sur la diplomatie de la République (an I<sup>er</sup>, 1793)*, (21 septembre 1886) 1887; *Danton homme d'État*, par le D<sup>r</sup> Robinet, 1889; *Danton à la Sorbonne*, 1893.

<sup>58</sup> D<sup>r</sup> J.-F.-E. Robinet, *Condorcet, sa vie, son œuvre, 1743-1794*, May et Motteroz, [1893].

<sup>59</sup> *Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire, 1789-1815*: ouvrage rédigé, pour l'histoire générale, par le D<sup>r</sup> Robinet, pour la partie descriptive et biographique, par Adolphe Robert, pour les matières constitutionnelles et législatives, par J. Le Chaplain, Paris, 1898-1899.

<sup>60</sup> Voici quelques titres: *La France et la guerre*, (26 juillet) 1866; *Ordre et progrès. La réorganisation de l'armée*, 1867; *Paris sans cimetière*, 1869; *Condamnation des crimes allemands* (collectif Signé: D<sup>r</sup> Robinet, Hippolyte Stupuy, D<sup>r</sup> Sémerie, Hardouin) Paris, 3 octobre 1870; *Politique extérieure de la République, la revanche à propos de la loi sur le recrutement de l'armée*, 1872; *La Nouvelle politique de la France, relations extérieures*, Paris, Leroux, 1875; *La République et le régime parlementaire, projet de révision*, par le D<sup>r</sup> Robinet, déposé le 10 octobre 1888, 1889; *La Politique positive et la question tunisienne* (1<sup>er</sup> juillet 1881) suivi de *Protestation de la Société positiviste de Londres*, 1881; *Aux Electeurs de 1885: Les Machines à tuer* (10 août 1885) 1885, titres auxquels il faut ajouter les articles de *La Politique positive* (une quinzaine) et de la *Revue occidentale* (une quarantaine).

<sup>61</sup> Par exemple: *Aux réfugiés des départements* [Signé: le maire, C. Hérisson; les adjoints, André Rousselle et Robinet] 1870; *Locaux vacants*. Avis (1<sup>er</sup> octobre 1870); *Garde civique du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris* [Signé: le maire, Hérisson; les adjoints, A. Rousselle, Robinet] 1<sup>er</sup> octobre 1870; *Avis aux étaliers et garçons bouchers* [Signé: L'adjoint au maire, Robinet], 3 octobre 1870; *Assistance patriotique aux familles des gardes nationaux* [Signé: le maire provisoire, Robinet; les adjoints, A. Rousselle, Paul Jozon] 1870; *Boucheries municipales du VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris* [Signé: le maire, D<sup>r</sup> Robinet; les adjoints, A. Rousselle, P. Jozon], 21 octobre 1870; *Écoles communales*. [Signé: le maire, D<sup>r</sup> Robinet; les adjoints, A. Rousselle, P. Jozon] 1870; *Élections municipales de Paris*. [Signé: Le maire, D<sup>r</sup> Robinet] 1<sup>er</sup> novembre 1870; *Compte rendu aux électeurs du VI<sup>e</sup> arrondissement qui m'ont donné leurs voix le 8 février 1871* [1871]. Robinet démissionne en octobre 1871 car il est en désaccord avec les choix du gouvernement général.

<sup>62</sup> À signaler aussi que Robinet a pris parti pour la fidélité à Comte puis à Laffitte lors des schismes qui se sont produits dans le mouvement positiviste: voir ses mises au point sur Littré et sur Laffitte. Il a aussi essayé de jouer, mais sans succès un rôle de modérateur entre le positivisme ultra religieux des apôtres brésiliens et l'orthodoxie française.

<sup>63</sup> Polytechnicien, Georges Audiffrent rallie la Société positiviste au tout début de 1851 (voir *Cor.*, t. VI, p. 5).

<sup>64</sup> Lorsque Audiffrent demande conseil pour compléter sa formation, Comte l'engage aux «études biologiques» plutôt qu'aux «projets d'études historiques sur la philosophie» qui l'entraîneraient selon Comte aux «excès d'érudition» (voir *Cor.*, t. VI, p. 30-31).

<sup>65</sup> Voir par exemple: *Du Cerveau et de l'innervation d'après Auguste Comte*, Paris, 1869; *Des Maladies du cerveau et de l'innervation d'après Auguste Comte*, Paris, 1874; Audiffrent publie une nouvelle *Contribution à l'étude du cerveau et de l'innervation*, Paris, 1909.

<sup>66</sup> Voir *Des Epidémies, leur théorie positive d'après Auguste Comte*, Paris et Marseille, 1866. On peut également soupçonner que l'intérêt d'Audiffrent pour les problèmes de digestion – voir *Etude sur la digestion*, Marseille, 1867 – n'est pas sans rapport avec la maladie d'Auguste Comte.

épistolaires approfondies pour critiquer la manière dont le successeur de Comte, Laffitte conçoit son office<sup>67</sup>. Et jamais il n'hésitera à prendre des positions tonitruantes sur des questions d'actualité<sup>68</sup>.

Dans la génération suivante, celle qui travaille avec Pierre Laffitte, le successeur de Comte, on retiendra aussi deux importants médecins positivistes. D'abord le D<sup>r</sup> P. Dubuisson<sup>69</sup>, qui a permis la publication de certains ouvrages de Laffitte en les rédigeant à partir de ses notes<sup>70</sup>. Il fut le secrétaire général de la *Revue Occidentale*, membre et secrétaire du Comité positif occidental et du conseil d'administration de la Société d'enseignement populaire positiviste, et membre de la Société de sociologie de Paris. Ses nombreux articles concernent le plus souvent les développements des institutions positivistes ou discussions d'ouvrages. Il prend aussi position sur la question des cimetières chère aux positivistes<sup>71</sup>, et sur les rapports entre criminalité et aliénation<sup>72</sup>. P. Dubuisson donne aussi par la suite des articles dans la *Revue positiviste internationale*, repris en ouvrage<sup>73</sup>. Et dans d'autres ouvrages, il est clair qu'il conçoit sa mission médicale comme mission sociale<sup>74</sup>. Le D<sup>r</sup> C. Hillemand<sup>75</sup> est un autre positiviste de premier rang, engagé étroitement dans la propagande du positivisme: ses articles portent aussi bien sur des questions médicales<sup>76</sup> que sur des sujets généraux<sup>77</sup> et il a aussi produit une série d'articles sur Condorcet<sup>78</sup> et une biographie des fondateurs du positivisme<sup>79</sup>. Sont à mentionner aussi certains «comptes rendus» auxquels l'auteur donne une extension considérable: ainsi Hillemand ne consacre pas moins de trois gros articles à la thèse du D<sup>r</sup> Calas<sup>80</sup> et plus tard pas moins de neuf articles à un ouvrage de Deroisin<sup>81</sup>; dans les deux cas il s'agit de réfuter les thèses «litréistes» des auteurs arguant du dérangement cérébral, d'une folie partielle chronique de Comte expliquant les «délires» des dernières années. Un autre ensemble d'articles, présentés comme compte rendu à partir de *La Vie du*

---

<sup>67</sup> Audiffrent est ainsi en 1877 à la tête d'un schisme dans le positivisme auquel il donne le nom de Groupe de l'Apostolat; sur ces points, voir ses opuscules: *Le positivisme des derniers temps*, Paris, 1880; *Circulaire exceptionnelle adressée aux vrais disciples d'Auguste Comte*, Paris, 1886; *Quelques mots pour servir à l'histoire du positivisme*, Marseille, 1895; et *M. Laffitte et l'exécution testamentaire d'Auguste Comte*, Paris, 1903. Audiffrent juge que Laffitte et ses amis sont trop timorés dans leur positivisme sociopolitique et surtout religieux qu'il entend pour sa part développer – voir *Aux vrais catholiques: Lettre adressée à son Eminence le cardinal di Rendé pendant sa nonciature auprès de la République française*, Marseille, 1892; *Centenaire de la fondation de l'École polytechnique: Auguste Comte, sa plus puissante émanation. Notice sur sa vie et sa doctrine*, Paris, 1894; *Exposé sommaire du positivisme ou Religion de l'Humanité d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte*, Paris, 1896.

<sup>68</sup> Voir par exemple, *Paris et la situation*, Paris, 1883, *De l'Anarchie financière et de la reconstruction de la fortune publique*, 1882; et les lettres à Drumont: À M. Drumont, auteur de *La France juive* et de *La fin d'un monde*, H. Welter, 1889, et *La seconde à M. Drumont*, Marseille, Librairie marseillaise 1892. Voir aussi *Actualités politiques et sociales*, Paris, 1901.

<sup>69</sup> Paul Dubuisson (1847-1908) était médecin aliéniste, et professeur de médecine légale. Il est entré en rapport en 1869 avec le D<sup>r</sup> Robinet, dont il a épousé la fille Thérèse.

<sup>70</sup> En particulier pour *Les Grands types de l'humanité*, 2 vol., Paris, Leroux, 1875-1876.

<sup>71</sup> *RO*, 1880, n° 1; 1880, n° 6.

<sup>72</sup> *RO*, 1891, n° 1; 1892, n° 2; 1893, n° 1; voir aussi son ouvrage: *Le Principe délimitateur de la criminalité et de l'aliénation*, Lyon, Storok, 1892.

<sup>73</sup> Voir «Étude sur Auguste Comte et Saint-Simon», *RPI*, 1<sup>re</sup> a. 1906, n° 1; n° 2; n° 3; et *Comte et Saint-Simon: Comte n'est-il que le disciple de Saint-Simon?* Paris, 1906.

<sup>74</sup> Voir *La Théorie de la responsabilité, De l'évolution des idées en matière de responsabilité, et Les Voleuses des grands magasins*.

<sup>75</sup> Constant Hillemand (1859-1941) a découvert le positivisme par un abrégé du *Cours de philosophie positive* de Comte (1878), puis a suivi le cours de sociologie de Laffitte et est devenu positiviste.

<sup>76</sup> Voir dans *RO*: «Hérédité et éducation», 1895, n° 4; les analyses de livres de Pathologie générale (celle de Moynac) 1897, n° 3; 1897 n° 4; n° 5; puis 1903, n° 4; celles de l'*Anatomie générale* de Bichat, 1900, n° 3; 1901, n° 5. Voir aussi l'ouvrage publié avec Raphaël Petrucci, autre affilié positiviste: *Théorie de l'hérédité – théorie de l'immunité – pathogénie et physiologie pathologique générales*, Steinheil, 1897. Voir aussi dans *RPI*: «Aperçus de biologie: Histogénie des tumeurs», 1913, n° 5 et «Considérations sur l'histogénèse», n° 7.

<sup>77</sup> Voir dans *RO*: «Le positivisme et l'université» 1890, n° 5; «Les marbres du Panthéon», 1891, n° 1; «Auguste Comte et l'évolution moderne en philosophie, en science, en art, en politique», 1896, n° 5; «Positivisme et opportunisme», 1896, n° 5; «Le positivisme et l'opinion», 1899, n° 2; «Le positivisme à l'Institut scientifique de la Libre-pensée», 1899, n° 4.

<sup>78</sup> «L'Œuvre historique de Condorcet», dans *RO*: 1905, n° 1; n° 2; n° 4; n° 7; puis suite dans *RPI*, 1907, n° 6, n° 8; 1908, n° 6 et n° 7.

<sup>79</sup> *La Vie et l'œuvre d'Auguste Comte et de Pierre Laffitte*, Paris, 1908.

<sup>80</sup> A. Calas, *Auguste Comte médecin*, brochure in-8° de 90 p., 1889, Librairie L. Girod et C<sup>ie</sup>. Les articles de Hillemand sont dans *RO*, 1891, n° 3; n° 4 et 1892, n° 1 qui annonce une suite au prochain numéro non publiée.

<sup>81</sup> Hippolyte Philémon Deroisin, *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*. Commentaire par Hillemand dans *RPI*, 1910, n° 7, n° 8; 1911, n° 3, n° 5, n° 8; 1912, n° 1, n° 3, n° 7; 1913, n° 2.

médecin du D<sup>r</sup> Le Gendre, est également à signaler pour la manière dont Hillemand en retient tout particulièrement le rôle moral du médecin et l'importance de la déontologie<sup>82</sup>.

### Corédacteurs et sympathisants

Parmi les autres rédacteurs des revues, il y a bien d'autres médecins. Citons parmi les médecins contributeurs de *La Philosophie positive*, le D<sup>r</sup> Onimus<sup>83</sup>, le D<sup>r</sup> Clavel<sup>84</sup>, le D<sup>r</sup> Bertillon<sup>85</sup>, le D<sup>r</sup> E. Bourdet<sup>86</sup>, le D<sup>r</sup> M. Duval<sup>87</sup>, le D<sup>r</sup> de Belina<sup>88</sup>, le D<sup>r</sup> Ernest Martin<sup>89</sup>, le D<sup>r</sup> Charles Pellarin<sup>90</sup>, le D<sup>r</sup> G. Maget<sup>91</sup>, le D<sup>r</sup> E. Dally<sup>92</sup>, le D<sup>r</sup> A. Choné<sup>93</sup>, le D<sup>r</sup> Tridard<sup>94</sup>. Pour la *Revue occidentale*, puis à sa suite la *Revue positiviste internationale*, citons: le D<sup>r</sup> C. Sauria, très intéressé aux questions d'agriculture<sup>95</sup>, le D<sup>r</sup> J. Cotard, aliéniste<sup>96</sup>, les D<sup>r</sup> Delbet qui sont aussi des bons exemples de

---

<sup>82</sup> Paul Le Gendre, médecin à l'hôpital Lariboisière *La Vie du médecin (Formation, pratique, rôle social, entr'aide et protection)*, 1 vol. de 455 p. du *Traité de pathologie médicale et de Thérapeutique appliquée*, Paris, Maloine, par Émile Sergent, L. Ribateau-Dumas, Babonneix. Compte rendu de C. Hillemand dans *RPI*, 1921, n° 4; n° 5; puis 1922, n° 1.

<sup>83</sup> Le D<sup>r</sup> Onimus a travaillé en électrothérapie: voir «De la vibration nerveuse et de l'action réflexe dans les phénomènes intellectuels», *Ph. P.*, t. 2, 1868, n° 6, et t. 3, 1868, n° 1. Mais il se préoccupe aussi du politico-social: voir «De l'état mental de la population de Paris pendant les deux siècles», *Ph. P.*, t. 8, 1872, n° 5.

<sup>84</sup> Le D<sup>r</sup> Clavel est l'auteur d'un ouvrage sur *La Morale positive*, Paris, Germer-Baillière, 1873. Il publie dans *La Philosophie positive* des articles sur ce thème, «Mémoire sur la morale», t. 10, 1873, n° 6; mais aussi sur d'autres sujets, «Le dogme et la science au XIX<sup>e</sup> siècle», t. 6, 1870, n° 1; t. 7, 1870, n° 1; t. 8, 1872 n° 4; «Mémoire sur la classification de la sociologie», t. 8, 1872, n° 5; «Herbert Spencer et la classification des sciences», t. 9, n° 2; «Décadence du principe théologique», t. 12, 1874, n° 4; «Questions sociologiques: liberté et autonomie», t. 28, 1882, n° 4, p. 129, n° 5, et n° 6.

<sup>85</sup> Alphonse Bertillon donne à *La Philosophie positive* plusieurs articles dans ses spécialités: «De la mortalité parisienne», t. 4, 1869, n° 6; «Démographie ou statistique appliquée à l'étude des collectivités humaines», t. 8, 1872, n° 4; «Plan d'un traité de sociologie», t. 9, 1872, n° 1; «De l'influence du milieu ou mésologie», t. 11, p. 468; «De l'influence des milieux», t. 11, 1873, n° 3, p. 242; mais aussi sur d'autres sujets: «Une critique malheureuse», t. 15, 1875, n° 2, p. 243.

<sup>86</sup> Le D<sup>r</sup> Eugène Bourdet (1818-1879) a été lié avec Robin. Sa thèse en 1843 portait sur l'importance du diagnostic. Il fut médecin dans l'administration. Républicain convaincu, il a été le fondateur du journal *Rappel*, journal d'opposition à Napoléon III. Auteur de plusieurs mémoires médicaux couronnés: *L'Esprit et le corps en médecine*, *Les Maladies des moissonneurs*, *Les Maladies du caractère*, à partir de 1863 il publie surtout des ouvrages sur l'éducation, la morale, etc.: *De la morale dans la philosophie positive et l'autonomie de l'homme*, Paris, Germer-Baillière, 1866; *Vocabulaire des principaux termes de la philosophie positive, avec notices biographiques appartenant au Calendrier positiviste*, Paris, Germer-Baillière, 1875; *Principes d'éducation positive*, Paris, Germer-Baillière, 1877 avec une préface de Charles Robin. Ses articles de *La Philosophie positive* relèvent de ces thèmes: «De l'idéal de la philosophie positive», t. 1, 1867, n° 2; «Sur la morale théologique», t. 24, 1880, n° 5 et 6. Il a fait aussi un compte rendu des éditions de *La Vie de Jésus* de Renan, t. 7, 1871, n° 2 et «Lettre à une femme pieuse», t. 28, 1882, n° 5 et n° 6; t. 29, 1882, n° 1 et n° 2.

<sup>87</sup> Mathias Duval est médecin et professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts. Il est Professeur agrégé à la faculté de médecine et directeur adjoint de l'École des hautes études; il a beaucoup publié sur l'anatomie artistique et a fait des travaux en histologie et embryologie. Il a publié dans *La Philosophie positive* un article sur Claude Bernard, t. 20, 1878, n° 6.

<sup>88</sup> Voir «De l'harmonie des forces et de leur influence sur la vie», *Ph. P.*, t. 9, 1873, n° 2.

<sup>89</sup> Voir «La production artificielle des monstruosité. Recherches de M. Dareste», *Ph. P.*, t. 24, 1880, n° 6, puis t. 25, 1880, n° 1.

<sup>90</sup> Voir «François Arago», *Ph. P.*, t. 23, 1979, n° 3; t. 24, 1880, n° 5. C. Pellarin appartenait à la société d'anthropologie.

<sup>91</sup> Voir «Le culte de Sinto», *Ph. P.*, t. 25, 1880, n° 2.

<sup>92</sup> Voir «Programme d'un cours d'ethnologie», *Ph. P.*, t. 27, 1881, n° 3. Eugène Dally est aussi membre de la Société médico-psychologique.

<sup>93</sup> Voir «La conception de la vie universelle», *Ph. P.*, t. 28, 1882, n° 4.

<sup>94</sup> Voir «Instinct-intelligence?», *Ph. P.*, t. 21, 1878, n° 1.

<sup>95</sup> Charles Sauria (1812-1895) se convertit au positivisme en 1855. Il est l'inventeur des allumettes chimiques et il a créé avec son frère une sorte d'exploitation agricole expérimentale à Poligny (Jura) et la *Revue occidentale* se fait l'écho de ses multiples interventions dans les années 1890 (voir aussi les éloges par P. Laffitte sur cet engagement pour la politique agricole dans ses *Circulaires* des années 1890). De Sauria voir aussi «De la doctrine démocratique et de ses origines», *RO*, 1878, n° 4.

<sup>96</sup> Jules Cotard (1840-1889), aliéniste, a travaillé à Paris à la Salpêtrière, puis à Vanves. Il a publié plusieurs ouvrages sur les délires dans les années 1880. Il a été président de la société médico-psychologique en 1888, mais il est mort prématurément de la diphtérie en 1889.

l'engagement politico-social<sup>97</sup> le D<sup>r</sup> A. Ritti, psychiatre<sup>98</sup>, le D<sup>r</sup> D. Brunet également aliéniste<sup>99</sup>, le D<sup>r</sup> Cancalon<sup>100</sup>, le D<sup>r</sup> A. Jabely<sup>101</sup>, le D<sup>r</sup> Pactet<sup>102</sup>, le D<sup>r</sup> J. Clément<sup>103</sup>, le D<sup>r</sup> Roussy<sup>104</sup>, le D<sup>r</sup> L. Don<sup>105</sup>, le D<sup>r</sup> S. M. Poulalion<sup>106</sup>, le D<sup>r</sup> Casséus<sup>107</sup>, et citons parmi les médecins dont il est fait mention comme affiliés le D<sup>r</sup> A. Lacassagne<sup>108</sup>, le D<sup>r</sup> P. Delarue<sup>109</sup>, le D<sup>r</sup> Sicard de Plauzoles, le D<sup>r</sup> Louis Krantz, les D<sup>r</sup> Tridon Robert et Georges, le D<sup>r</sup> Lefèvre de Rieux, etc.

---

<sup>97</sup> Le D<sup>r</sup> Ernest Delbet (1831-1909) est entré dès ses années de lycée en relation avec A. Comte par l'intermédiaire et sous la recommandation de son beau-frère, le D<sup>r</sup> Cousin, de La Ferté-Gaucher. Il est reçu médecin en 1854. Il a été très engagé dans les institutions positivistes, membre du Comité de direction de la Société Positiviste d'enseignement et du Comité positif occidental. Il fut aussi maire de La Ferté-Gaucher en 1880, puis Député de Coulommiers et Président du Conseil général de Seine-et-Marne. Il avait fondé en 1895 et il dirigeait le Collège libre des sciences sociales. Il est aussi un des fondateurs avec René Worms de la Société de Sociologie de Paris 1895. A ses obsèques civiles à La Ferté Gaucher en 1909 assistent un grand nombre de personnalités politiques dont Antonin Dubost et Clémenceau. Son frère Jules Delbet et son fils Pierre Delbet sont aussi médecins et sympathisants positivistes.

<sup>98</sup> (François) Antoine Ritti (1844-1920) a été médecin de la maison nationale de Charenton. Il fut secrétaire général de la Société médico-psychologique et directeur des *Annales médico-psychologiques*. Il est l'auteur d'une *Théorie physiologique de l'hallucination*, 1874 et de l'ouvrage *Les aliénés en liberté*, Paris, Masson, 1908. A. Ritti a d'abord écrit dans *La Philosophie positive*: «Études sur la folie», 1875, n° 6, puis 1876, n° 1, et 1878, n° 3; «Un historien du positivisme», 1879, n° 6; «La physiologie psychique en Allemagne», 1880, n° 2; «M. Vacherot et la loi des 3 états», 1881, n° 5; «M. E. Caro et le positivisme», 1883, n° 3. Puis il s'est rallié à la *Revue occidentale* où ses articles portent sur des sujets aussi divers que «Opinion de l'ex-premier ministre hova sur la question de l'esclavage à Madagascar», 1896, n° 3; «Appréciation de l'Essai d'une logique concrète: classification et organisation des sciences par le D<sup>r</sup> Thomas G. Masaryk», 1896, n° 6; le «Centenaire de Descartes»; «Le salon de M<sup>me</sup> Helvétius»; «Le positivisme est-il une méthode ou un système?», 1899, n° 6; «Cuistocratie ou pédantocratie», 1902, n° 2, etc.

<sup>99</sup> Daniel Brunet (1831-1911) est venu au positivisme par son condisciple Eugène Sémerie. Après avoir été interne à Charenton puis à Bicêtre, il a exercé dans les asiles d'aliénés de Niort, Dijon, Angoulême, La Charité, Évreux et a pris sa retraite en 1894. Il a été membre de la Société d'anthropologie, de la Société de médecine légale et Président de la société médico-psychologique. Au cours des crises positivistes, il est resté dans l'orthodoxie.

<sup>100</sup> A.-Auguste Cancalon (1843-1920) a enseigné à Polytechnique et au Collège libre des Sciences sociales et a été maire de Montagne / Sèvre. Il a écrit dans la *Revue occidentale* sur des sujets divers, mais plutôt sur l'hygiène et a repris et développé ses articles en ouvrages: *L'Hygiène nouvelle dans la famille*, Paris, 1882; *L'Éducation médicale de la femme*, Versailles, Aubert, 1897. Il a écrit également pour la *Revue positiviste internationale* des articles et comptes rendus divers touchant par exemple, l'histoire des religions – «Le rôle civilisateur du catholicisme», *RPI*, 1909, n° 6; «À propos d'*Orpheus* de Salomon Reinach», 1909, n° 6; «A propos de l'histoire des religions et de son enseignement d'après M. Alfred Loisy», 1911, n° 3 – de Montaigne — «Montaigne dévoilé», 1910, n° 4; «L'esprit positif et scientifique dans Montaigne», 1911, n° 5 – ou de la politique – «L'avenir de la guerre», 1913, n° 4; «Notre tradition positiviste en politique étrangère», 1915, n° 5.

<sup>101</sup> Albert Jabely (1838-1907) est médecin en 1864. Il est d'abord venu au positivisme par Littré et Wyrouboff, puis s'est rallié ensuite au point de vue religieux. Il a insisté sur l'action sociale du positivisme et sa propagande auprès des élèves des grandes écoles. Voir *Les Solutions sociales du positivisme*, Versailles, Aubert, 1887; *Appel à la jeunesse des écoles et introduction au positivisme*, Paris, Société positiviste, 1902.

<sup>102</sup> Claude (François Fortunat) Pactet (1834-1911) a été rallié au positivisme par Charles Sauria. Il a exercé dans le Jura. Quelques-uns de ses discours sont rapportés dans la *Revue occidentale*. Il a publié *Responsabilité pénale et folie* 1912, préfacé par A. Lacassagne. Florentin Pactet, médecin en chef de l'asile de Villejuif, est le fils du précédent et collabore aussi à la *Revue positiviste internationale*.

<sup>103</sup> Jules Clément a exercé pendant 25 ans la médecine en province puis a été Délégué permanent de l'Office du travail au Ministère du commerce et de l'industrie où il s'occupait d'hygiène industrielle.

<sup>104</sup> B. Roussy (1856-1926) a été directeur de recherche scientifique à EPHE au Collège de France. Il a aussi été maire adjoint du IV<sup>e</sup> Arrondissement de Paris. Ses interventions dans la *Revue occidentale* concernent les *Recherches sur la vie et la mort de Bichat* (*RO* 1891, n° 2), mais aussi «Les universités populaires», 1902, n° 1 et n° 2; «Chevreul positiviste d'après M. Berthelot», 1903, n° 1; «Science et démocratie», 1903, n° 2. Il a fait aussi des articles et comptes rendus pour la *Revue positiviste internationale* (par ex. sur l'apprentissage, 1911, n° 7, sur la dépopulation de la France, 1918, n° 1) qui rapporte aussi quelques-uns de ses discours.

<sup>105</sup> De Louis Don, voir «Le positivisme à la portée des enfants», *RO*, 1896, n° 6.

<sup>106</sup> Séverin Marius (Auguste) Poulalion est un ancien interne des hôpitaux qui a exercé dans la région de Montpellier.

<sup>107</sup> Le D<sup>r</sup> Casséus est d'Haïti, il écrit dans la *Revue positiviste internationale* – «Du rôle civilisateur de la race noire», *RPI*, 1910, n° 8; 1911, n° 1 et n° 2 – qui rapporte aussi certains de ses discours occasionnels. Il a publié *L'Europe et la doctrine de Monroë*, Paris, 1910. Il est entré à la Société d'anthropologie en 1912.

<sup>108</sup> Alexandre Lacassagne (1843-1924) a été professeur de médecine légale à Lyon et fondateur des *Archives d'anthropologie criminelle* en 1886. Sur ce personnage, voir *infra* l'article de Muriel Salle. La *Revue positiviste internationale* transmet la demande de soutien présentée par ses collègues, élèves et amis pour organiser une fête en l'honneur de la fin de ses enseignements (*RPI*, 1913, n° 4, lettre du 1<sup>er</sup> avril 1913) et plus tard se fait l'écho de la commémoration organisée à Lyon le 14-07-1927 (*RPI*, 1927, n° 5, p. 248-250). On rappellera que Lacassagne dédie son ouvrage *La Verte vieillesse*, outre à la mémoire de Gabriel Tarde, à Paul Dubuisson et au D<sup>r</sup> Cancalon.

<sup>109</sup> Paul Delarue est docteur en médecine, mais aussi licencié de philosophie et répétiteur au Lycée Montaigne. Il a été lié au positivisme par le biais de la société d'enseignement.

Qu'ils soient intervenants occasionnels ou qu'ils assurent une participation rédactrice plus suivie, ces collaborateurs médecins et leurs productions marquent l'intérêt certain de la profession pour les thèmes positivistes, intérêt dépassant souvent le cadre des seules préoccupations médicales. Et si l'on tient compte des adhérents et sympathisants qui ne sont jamais rédacteurs d'articles dans les revues positivistes, il est clair que les médecins forment une cohorte majeure dans le mouvement<sup>110</sup>.

Sans doute y a-t-il à cette prédilection certaines causes occasionnelles, dont le fait que parmi les immédiats disciples de Comte de très influents comme Littré, Robin et Robinet aient été médecins. Par ailleurs il y a le fait que les médecins formaient, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et surtout de sa seconde moitié, une classe montante très dynamique, en quête de reconnaissance sociale et par ailleurs persuadée de sa mission sociale voire politique de tout premier rang<sup>111</sup>. S'éprouvent alors fortement les liens entre médecine du corps et médecine de l'esprit, médecine privée et médecine publique, politique de santé et santé politique de la société. D'autre part, les guerres revenues – malgré les espoirs pacifiques des positivistes! – invitent à nouveau les idéologues à se pencher au chevet du corps social et à trouver les remèdes à ces maux réitérés<sup>112</sup>. On comprend donc que le positivisme, avec l'accent mis sur le thème de la mission sociale des médecins, de même qu'avec l'appel fait à leur culture générale, ait trouvé des échos chez eux, même lorsqu'ils n'en ont pas fait explicite allégeance<sup>113</sup>.

Enfin, pour rendre compte des relations entre médecine et positivisme il faudrait aussi évoquer les médecins qui ont pris un parti critique sur les rapports de la philosophie positive avec la médecine – comme par exemple le D<sup>r</sup> Paul-Émile Chauffard<sup>114</sup> – ou qui ont jugé bon – comme le D<sup>r</sup> Georges Dumas<sup>115</sup> – de s'engager dans l'évaluation du comportement et de la psychologie du fondateur du positivisme. Mais c'est encore admettre la position forte du positivisme que de le critiquer et condamner.

## CONCLUSION

C'est donc bien une sorte de fascination ambivalente que semble avoir exercé la médecine sur le positivisme et inversement le positivisme sur les médecins. En dépit de ses premières réserves, Comte a fini par leur confier un rôle de premier plan voire directeur pour la propagation du positivisme. Par la suite, bien qu'il y ait eu des dissensions internes au mouvement, les médecins y ont toujours joué un rôle important et dans tous les camps, orthodoxes ou dissidents.

Et des traits communs se dégagent de tous ces engagements: des curiosités multipliées, une conception de la profession comme mission sociale, une prise de responsabilités institutionnelles et politiques fréquente. Aussi cette étroite liaison du positivisme à la médecine et aux médecins, qu'elle ait été par certains recherchée ou par d'autres violemment critiquée, semble avoir participé à la bascule d'un temps des prophètes plutôt littéraires, qui est celui du premier XIX<sup>e</sup> siècle, en un temps des savants et politiques plus technocrates qui marquent plutôt le second.

— Article publié dans Lise Dumasy-Queffélec et Hélène Spengler (dir.), *Médecine, sciences de la vie et littérature, en France et en Europe, de la révolution à nos jours - Volume 3 « Le médecin entre savoirs et pouvoirs »*, Genève, Ed. Droz, 2014, p. 27- 50

---

<sup>110</sup> De nombreux autres médecins sont aussi évoqués dans les nécrologies des diverses revues. On se fera aussi une bonne idée du grand nombre de médecins intéressés au positivisme en examinant la liste des souscripteurs pour la statue d'Auguste Comte inaugurée en 1902: voir *RO* du 1<sup>er</sup> juillet 1902, n° 4, p. 5 à 18.

<sup>111</sup> Voir Jacques Léonard, *La Médecine entre les pouvoirs et les savoirs en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, 1981, surtout chap. XIII, XIV. Cet ouvrage sur l'histoire de la médecine ne peut qu'inciter au désaccord avec J.-F. Braunstein lorsqu'il juge les médecins positivistes marginaux et même «totalement à contre-courant des médecins de leur temps» (art. cité p. 15-16). Il me semble au contraire qu'ils sont totalement dans le courant du temps et peut-être même acteurs privilégiés de ce qui devient une conception sociopolitique dominante de la mission du médecin – que tant de romans de l'époque mettent en scène.

<sup>112</sup> Rappelons que c'est en ces termes médicaux qu'un Renan analyse par exemple la guerre de 1870: voir *La Réforme intellectuelle et morale*, 1871: il s'agit de diagnostiquer «le mal», pour trouver «les remèdes».

<sup>113</sup> Signalons par exemple que c'est le D<sup>r</sup> Georges Clémenceau qui s'est empressé de traduire l'ouvrage de J. S. Mill sur *Auguste Comte et le positivisme*: l'ouvrage est paru en 1865 et la traduction publiée en 1868.

<sup>114</sup> Voir P. E. Chauffard, *De la philosophie dite positive dans ses rapports avec la médecine*, Paris, Chamerot, 1863.

<sup>115</sup> D<sup>r</sup> Georges Dumas, *Psychologie de deux messies positivistes: Saint-Simon et Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1905; «Auguste Comte et les Jésuites», dans *Revue de Paris*, 1908.